

« La Realpolitik ? De grandes phrases suivies d'actes mesquins ! »  
Albert, duc de Broglie, orléaniste

*Paris, 29 janvier 1871, trois heures de l'après-midi*

# REALPOLITIK

## *PARTIE II*

**Laurent CARTALIER**

Le duc de Broglie lisait le Journal des Débats, l'un des rares quotidiens de qualité à paraître encore en ces temps troublés. Janin n'y était généralement pas tendre envers les républicains, mais cette fois-ci, il ne mâchait pas ses mots. Si l'Empire était responsable du désastre militaire, la République semblait vouloir endosser la responsabilité d'une paix honteuse. Il se murmurait dans les allées du pouvoir que l'actuel gouverneur de Paris, M. Jules Favre, serait bientôt démis de ses fonctions pour avoir négocié sans l'aval du gouvernement. Ce n'était que le premier à payer. Et ce vieux Thiers qui jouait au roi ! Un pantin à la tête d'un État-croupion ! Elle était belle, la France que la République préparait en secret ! Mais malgré tout le mal qu'il pensait de Thiers, Janin ne pouvait s'empêcher de penser qu'un tel régime serait rapidement discrédité et que le gouvernement provisoire n'aurait d'autre ressource que d'appeler le comte de Paris à la rescousse, comme jadis le fut Louis-Philippe lors des Trois Glorieuses. Le duc de Broglie partageait pleinement cet avis et il était plutôt satisfait du tour que prenaient les événements. Il en venait à souhaiter une conclusion rapide à cette guerre que l'on puisse s'atteler sans détour à reconstruire la France.

On toqua discrètement à la porte.

- Entrez !

Le maître d'hôtel apparut.

- Que Monsieur m'excuse, mais il est trois heures.

Le duc jeta un coup d'œil à la pendule qui occupait l'angle du salon de lecture. Il était effectivement temps de répondre à l'invitation du Ministre-Président de Prusse et désormais Chancelier d'Allemagne. Malgré tout, il n'était nul besoin de se presser. La ponctualité était peut-être la politesse des rois, et à la rigueur des ducs, mais il n'avait nulle envie d'être poli envers ce Bismarck. Quel intérêt de s'humilier davantage devant le vainqueur de la guerre ?

Le Chancelier d'Allemagne dut attendre une heure le bon plaisir du duc de Broglie.

\*  
\* \*

Quand le duc sortit de l'ascenseur, il trouva l'huissier qui faisait les cent pas dans l'antichambre. Le soulagement se peignit sur les traits du sous-fifre quand il vit la porte extérieure s'ouvrir. Mais son professionnalisme reprit rapidement le dessus et il se proposa pour débarrasser Sa Grâce de Son manteau, de Son chapeau et de Sa canne. Pendant qu'il entreposait ces affaires dans un placard habilement dissimulé derrière une cloison, le duc Albert de Broglie admirait d'un air connaisseur la décoration de la pièce.

Les tableaux qui s'offraient au regard figuraient les plus fameux représentants des Hohenzollern. Broglie se serait cru dans le vestibule de son château de Chaumont où s'affichaient ses plus illustres ancêtres. Le portrait de Guillaume I<sup>er</sup> ne manquait pas de cachet : le roi s'effaçait presque devant la scène de bataille qui se jouait à ses pieds. Une fausse humilité qui faisait surtout du souverain une personne supérieure et intouchable. Broglie remarqua également un portrait de Frédéric-Guillaume en pied, de facture plus classique. Le regard du Kronprinz étincelait d'orgueil et de fierté. Quelle différence avec le portrait de son père ! Aucun des deux n'était sans doute fidèle à la réalité – il suffisait à Broglie de se souvenir de son portrait en uniforme de grand officier de la Légion d'honneur – mais la juxtaposition de ces portraits donnait une idée assez juste de la dynastie prussienne et de ses valeurs : honneur, respect, discipline. On aurait certes pu faire grief au décorateur d'une surcharge d'aigles et de moulures, mais ce qui était inutile d'un point de vue artistique était indispensable d'un point de vue politique. Il était clair qu'un tel vestibule n'avait pas pour vocation d'être beau mais impressionnant. Quiconque pénétrait dans le *SML Friedrich der Grosse* était véritablement submergé par les excès ostentatoires du tout récent II<sup>ème</sup> Reich qui affichait son orgueil dans le moindre recoin. Un péché véniel quand on est vainqueur, songea le duc. Et c'est avec un certain détachement amusé qu'il considérait l'exubérance des aigles impériaux qui

semblaient avoir quitté la France en masse pour migrer de l'autre côté du Rhin.

Broglie ne put s'empêcher cependant de froncer le sourcil devant le tapis aux couleurs criardes qui jurait avec la solennité de la pièce. Sans doute la touche personnelle d'un décorateur en mal d'originalité. Cette insulte au bon goût était heureusement en grande partie dissimulée sous un gigantesque blason figurant les armoiries impériales. Le regard du duc fut attiré par la tête de l'aigle qu'auréolait un nimbe douteux. Un domestique avait dû nettoyer à la hâte les traces de boue laissées par un visiteur indélicat. Tragique destin que celui du volatile teuton : à peine né, déjà souillé ! Voilà qui augurait bien de l'avenir ; Broglie n'était pas loin de prédire à cette Allemagne le même destin que celui de la France. L'idée impériale avait toujours mené les États à leur perte depuis Rome. Les exemples étaient légion dans l'histoire et c'était au tour des Prussiens de céder à leur tour au mirage de la grandeur. *Vanitas vanitatis, omnia vanitas*<sup>1</sup>.

L'huissier toussota discrètement et interrompit le cours des réflexions du duc de Broglie. Il était temps de rejoindre le comte de Bismarck.

\*  
\* \*

Quand ils parvinrent au carré des officiers, Broglie repéra immédiatement le général von Moltke, qui s'était si brillamment illustré dans la conduite des opérations militaires. Il trônait au milieu de son état-major comme un roi au milieu de ses courtisans, écoutant un rapport par-ci, donnant un ordre par-là. À voir le pli soucieux qui lui barrait le front, on aurait pu croire la défaite prussienne très proche. C'était le genre d'homme à ne crier victoire qu'au milieu d'un champ de ruines jonché des cadavres de ses ennemis. Tant que l'armistice ne serait pas signé, Moltke continuerait son œuvre consciencieusement et efficacement, ce qui faisait de lui un excellent général.

Comme le duc passait devant l'artisan de la défaite française, il ne put s'empêcher de lui adresser quelques mots.

---

<sup>1</sup> « Vanité des vanités, tout est vanité », *Ecclésiaste*, 1, 2

- Excusez-moi, général, je suis le duc de Broglie, dit-il en lui tendant la main. Au nom de mon pays, permettez-moi de vous adresser nos plus sincères félicitations pour votre victoire. Ce fut un honneur que de combattre contre vous.

- Et ce fut un plaisir pour moi, répliqua Moltke en serrant la main de Broglie. Mais n'allez pas trop vite en besogne. La guerre n'est pas finie et l'armée de l'Est continue à nous mener la vie dure.

- Tout est perdu fors l'honneur. C'est tout ce qui nous reste à défendre. Vous surestimez les volontés bellicistes de la France.

- Je préfère ne pas les sous-estimer.

- Cette prudence vous a réussi jusqu'ici. Je vous prierais néanmoins de retenir vos troupes pour les jours qui viennent. La fin des hostilités ne saurait tarder.

Moltke parut irrité de cette intrusion d'un *Amateur* dans sa sphère de compétences.

- Monsieur, permettez-moi d'être seul juge en matière militaire. Et ce n'est certainement pas un ennemi qui va me dicter ma conduite en ce domaine.

- Ce n'était qu'une simple prière de ma part visant à faciliter les pourparlers de paix. Mais il est vrai que vous semblez mieux vous entendre à faire la guerre.

- Je ne fais que mon devoir.

- Et si vous persistez dans vos méthodes, je ferai le mien lors de la prochaine guerre. Serviteur, général.

Et Broglie tourna le dos au général pour rejoindre l'huissier qui l'avait patiemment attendu. Cet échange avec Moltke l'avait assombri. Les Prussiens n'étaient pas prêts au dialogue. Pleins d'arrogance et imbus de leur supériorité militaire, ils semblaient vouloir au contraire imposer leurs conditions. Broglie ferait certes tout ce qui était en son pouvoir pour défendre la France. Il souhaitait de tout cœur pouvoir offrir à son pays des conditions de paix avantageuses. Mais il craignait que Bismarck ne se montre aussi borné que son général.

\*

\* \*

Dès que le duc de Broglie fut annoncé, Bismarck se leva pour l'accueillir. Il semblait enchanté de la visite du Français. Broglie, pour sa part, était plutôt réservé, se faisant l'effet d'un Daniel dans la fosse aux lions. Digne certes, mais prêt à être sacrifié. Il serra néanmoins avec vigueur la main que lui tendait le Chancelier. À première vue, Bismarck ne différait guère de son général. Même maintien guindé, même moustache conquérante, même regard d'acier. Le Chancelier était certes fringant dans son uniforme immaculé de cuirassier mais il ne correspondait guère à l'idée que Broglie se faisait d'un homme politique. Les empires apprécient les uniformes, de ce côté-ci du Rhin comme de l'autre. Broglie se demandait s'il allait devoir discuter des termes de la reddition avec un général en campagne, ou s'il allait envisager l'avenir de la France avec le Chancelier d'Allemagne.

En guise de préambule, Bismarck lui proposa un Partagas, « de sa réserve personnelle » précisa-t-il. Le Français apprécia l'entrée en matière et offrit du feu au Prussien. Et c'est plus détendu qu'il s'enfonça dans le fauteuil qui faisait face à Paris et à la France dont le sort allait se jouer.

Les deux hommes savourèrent en silence les premières bouffées de leur cigare tout en se jaugeant du regard. Bismarck fut le premier à briser la glace.

- Alors ?

- Remarquable, comte. Ni trop sec, ni trop humide, une feuille du meilleur aloi avec un arrière-goût puissant qui reste en gorge. Si vous voulez mon avis, le ci-devant empereur l'aurait apprécié davantage que moi.

Bismarck sourit à cette réponse. On eût cru un colonel à la retraite en train de deviser des résultats des courses de Longchamp dans le fumoir du dernier club à la mode.

- Je crois que je me suis mal fait comprendre. J'aurais voulu avoir votre point de vue sur la situation de la France.

On y était. Broglie regarda son interlocuteur dans les yeux et se jeta à l'eau.

- Elle est catastrophique. La guerre est pour ainsi dire terminée. Les récentes tentatives de sortie des Parisiens étaient leur dernière chance de briser votre siège. Les quelques extrémistes qui préconisaient la sortie en

masse de tous les Parisiens en dernier recours ont été promptement réduits au silence, et vous connaissez le résultat : un armistice, certes provisoire mais avec Paris entre vos mains, la France devrait suivre. Quant aux armées du gouvernement de Bordeaux, elles ont prouvé leur impuissance. La lassitude se fait sentir. Nous ne combattons plus pour la victoire mais pour défendre notre honneur et nos foyers. À mon avis, monsieur le comte, ce serait une grave erreur pour vous que de poursuivre cette guerre, et une rude épreuve pour notre peuple.

- Vous savez, fit Bismarck en se dissimulant derrière un nouveau nuage de fumée, c'est précisément pour discuter de cela que je vous ai fait venir. Les contacts que nous avons avec les Bordelais me font espérer une fin très prochaine des hostilités.

Enfin ! C'en serait bientôt terminé des victoires sans lendemain, de la pénurie permanente et de la récession économique. On allait pouvoir construire plutôt que détruire. Bismarck poursuivait, encouragé par l'attention que lui portait Broglie.

- Le véritable défi que nous ayons à relever n'est pas tant de terminer la guerre que de commencer la paix. Car je me trouve – je devrais plutôt dire l'Allemagne se trouve – investi d'une lourde responsabilité : préparer l'avenir de la France.

Bismarck marqua une pause. Il prenait plaisir à tourner autour du pot et à mettre les nerfs de Broglie à rude épreuve. Après une nouvelle bouffée, il reprit la parole.

- Voilà comment je vois l'avenir de la France : le régime républicain semble avoir la faveur des Français. Soit, nous ne nous en mêlons pas.

- Mais vous n'y songez pas !

Broglie avait pour ainsi dire bondi de son fauteuil. Il se mit à arpenter le bureau du Chancelier en ponctuant son discours de moulinets. Ce faisant, il semait ses cendres sur le tapis, mais c'était bien là le cadet de ses soucis.

- C'est la pire des décisions que vous puissiez prendre ! La République est totalement discréditée depuis sa proclamation en septembre dernier. Elle n'a fait qu'accumuler défaite sur défaite et je puis vous assurer qu'elle ne bénéficie pas du soutien populaire. Cette république est fondée sur un malentendu, sur un coup d'état de quelques Parisiens ! Monsieur le comte, c'est bien simple : c'est le régime le moins légitime que vous puissiez choisir. Sans compter le danger que vous faites courir à la France et peut-

être à l'Europe. Vous avez la mémoire bien courte pour avoir oublié que la république est le régime le moins stable qui puisse s'imaginer. Dans un pays neuf comme les États-Unis, je ne dis pas, mais en France ! Nous ne pouvons pas nous permettre de placer le premier aventurier venu à la tête de l'Etat ! Nous avons déjà eu deux républiques, elles nous ont toutes deux donné un Napoléon ! La France est sortie considérablement diminuée du premier et il y a fort à parier qu'il va en aller de même avec le troisième. Alors je vous le demande en face, monsieur le comte, est-ce la fin de la France que vous méditez comme celle de la Pologne ?

Bismarck resta de marbre mais applaudit le duc comme s'il s'était trouvé au théâtre.

- Un discours remarquable, qui vient du cœur !

- Et de la tête également, je vous prie de le croire. Les républiques nous ont trop fait souffrir. Nous ne pouvons pas nous en permettre une troisième.

- Allons, calmez-vous, reprenez place et dites-moi ce que vous préconisez. Le maintien de Napoléon III ?

Broglie reprit place face à Bismarck, plus énervé que jamais.

- C'est hors de question ! Soumis à l'influence de sa femme et de sa camarilla, vous allez nous donner le souverain le plus rétrograde du continent. D'autant plus que la défaite face à la Prusse risque de lui donner des rêves de revanche qui ensanglanteront à nouveau l'Europe. Il me semblait que vous vouliez commencer la paix. En conservant Napoléon III, vous préparez une nouvelle guerre.

- Alors ?

- Alors, cela me paraît clair : seule la monarchie peut apporter à la France la stabilité et la sécurité dont elle a besoin. Dont *vous* avez également besoin. C'est ce qui s'était passé en 1815. C'est ce qui se passera cette année. C'est le choix dicté par la raison et je ne peux pas croire que vous ne soyez pas raisonnable.

Bismarck se plut à envoyer un rond de fumée se perdre vers le plafond avant de répondre.

- C'est exactement ce que je compte faire.

Broglie était abasourdi. Est-ce que le Chancelier se moquait de lui ?

- Mais... et la république que vous appeliez de vos vœux ?...

- Écoutez, Broglie, pour conclure la paix, je suis forcé de traiter avec un

gouvernement. Pour le moment, ce gouvernement est républicain et je dois m'en accommoder. Cependant, rassurez-vous, cela ne va pas durer. Un fin analyste de la politique tel que vous a déjà remarqué la contradiction profonde du régime républicain : il se veut fondé sur la souveraineté populaire mais – et vous l'avez dit vous-même ! – les Français ne sont pas bêtes et sont loin d'être républicains. Jusqu'à l'année dernière, ils étaient bonapartistes, si l'on en croit les résultats du dernier plébiscite. Mais qui croyez-vous qu'ils soutiennent aujourd'hui ?

- Clairement la monarchie. Il ne leur viendrait jamais à l'idée de reconduire Napoléon III dans ses fonctions et la République qu'ils n'ont jamais portée dans leur cœur a prouvé son impéritie au cours des derniers mois.

- Et voilà pourquoi nous allons laisser les Républicains se passer la corde au cou. Les élections auxquelles ils se soumettront restaureront la monarchie *de facto*.

Brogie demeurait cependant soucieux.

- Gambetta, Ferry et leurs affidés ne sont quand même pas stupides. Ils attendront que leur régime soit bien implanté avant de se lancer dans l'aventure des élections. Avant-guerre, Ferry avait tenté de répandre ses idées chez les paysans et j'ai entendu dire qu'elles y avaient un certain écho.

Une lueur de malice éclaira brièvement le regard gris acier du Chancelier.

- Et c'est là que je peux intervenir.

- Comment cela ?

- Pour signer l'armistice, je n'ai besoin d'avoir qu'une personne en face de moi. M. Favre a parfaitement rempli ce rôle. En revanche, vous comprenez bien qu'un traité de paix doit se négocier avec un gouvernement légitime fermement installé qui se chargera par la suite de le faire respecter. La République n'est actuellement qu'un gouvernement *provisoire*, et si elle prétend s'enraciner, il va falloir qu'elle me le prouve.

- Vous voulez dire...

- ... que je vais reconnaître la République et la forcer à procéder à des élections pour qu'elle me montre sa bonne volonté. Et devant une majorité monarchiste, je ne crois pas que vous aurez à attendre longtemps le retour du roi.

Brogie réfléchissait à toute allure.

- Ça pourrait marcher, mais il faudrait les organiser au plus tôt, de manière à ce que les républicains n'aient pas le temps de réagir...

- Elles se tiendront dans moins de quinze jours.

Brogie s'empara de la main de Bismarck qu'il serra avec effusion.

- Monsieur, le roi vous sera infiniment redevable de la faveur que vous lui faites !

- Mais quel roi ?

L'enthousiasme du duc retomba immédiatement, de même que sa main.

- Que voulez-vous dire ?

- Il me semble que deux candidats se disputent le trône de France.

- Ah, ça... Je ne vous cacherais pas que ma préférence va au comte Louis-Philippe de Paris, plus libéral et donc plus à même de rendre à la France sa prospérité.

- Je reconnais là le discours d'un orléaniste convaincu. Mais je crois qu'il va falloir que vous mettiez entre parenthèses vos préférences pour des raisons de bon sens. Le mieux serait de privilégier le comte de Chambord. Celui-ci n'a pas de descendance et il doit être possible de lui faire rédiger un testament en faveur du comte de Paris. Légitimistes et orléanistes y trouveraient chacun leur compte, et ce sont des monarchistes unis qui accueilleraient leur roi.

- Monsieur, on a raison de vanter vos qualités de diplomate. Ce compromis me paraît en effet plus qu'acceptable. Je me fais fort de rallier les orléanistes à votre position.

- Et moi, je me fais fort de convaincre le comte de Chambord de la nécessité de coucher le comte de Paris en première place sur son testament.

Les deux hommes se levèrent simultanément comme si cette dernière phrase suspendait leur discussion et une ferme poignée de main scella leur accord.

Mais quand le duc tourna la poignée de la porte, il eut une dernière hésitation et se retourna.

- Il y a tout de même une chose qui m'ennuie.

Le Chancelier, qui avait chaussé ses lunettes et s'attaquait désormais à ses dossiers, leva les yeux.

- Et quoi donc ?

- Ce n'est pas très... loyal de profiter des élections républicaines pour permettre à la monarchie de revenir. J'aurais vu le retour du roi plus glorieux.

- Les Républicains n'auront que ce qu'ils méritent. Des hommes aussi peu lucides ne méritent pas de diriger un pays.

- Mais faire rentrer le roi ainsi par la petite porte... cela manque singulièrement de panache. Cela me fait penser aux méthodes bonapartistes de plébiscite !

- Croyez-moi, c'est la seule solution pour que la monarchie s'implante fermement dans ce pays. Et il sera toujours temps ensuite pour Henri V de faire une rentrée triomphale dans sa bonne ville de Paris. Pour le moment, il faut savoir être réaliste et profiter des faiblesses de la République pour asseoir la renaissance de la monarchie.

- Oui... votre fameuse Realpolitik, soupira pensivement le duc. Triste, mais efficace.

Broglie sortit sur un dernier signe de tête envers le Chancelier, qui s'était remis à son travail.

\*  
\* \*

Le duc de Broglie était agité de sentiments contradictoires. L'avenir de la France lui apparaissait sous un meilleur jour depuis son entrevue avec Bismarck, mais il était persuadé que si le roi était revenu dès maintenant en France, il y aurait été accueilli en sauveur. Et il n'était nul besoin de se prêter à cette mascarade des élections. Bismarck lui avait paru manquer curieusement de volonté car enfin, en tant que vainqueur, il aurait pu imposer le roi de lui-même, un choix que les Français n'auraient pas remis en cause. Il haussa les épaules avec philosophie. À force d'arpenter les arènes de la politique, Bismarck avait dû s'émousser. L'homme des conflits était devenu l'homme des compromis.

Il y avait peut-être là une idée à creuser. Maintenant que l'Allemagne était parvenue au faite de sa puissance, elle ne voudrait certainement pas d'une nouvelle guerre où elle aurait tout à perdre. Alors que la France...

Quand Broglie traversa le carré des officiers, il considéra Moltke non comme l'adversaire d'hier mais celui de demain. Et ce fut presque d'un air de défi qu'il le salua.

- À bientôt, général !

Un grognement étouffé qu'on aurait pu prendre pour un « Auf Wiedersehen » fut la seule réponse qu'il obtint de Moltke.

L'huissier ouvrit la porte à la poupe de l'appareil et le duc de Broglie s'engagea sur la passerelle alors que le soleil amorçait sa descente vers le bois de Boulogne.

- J'espère que la visite de Monsieur s'est bien passée, lui dit l'huissier en lui tendant ses affaires.

- On ne peut mieux, mon brave. Vous pourrez dire au comte que j'ai été enchanté de ma visite.

- Je n'y manquerais pas, monsieur.

- Au revoir !

- Au revoir, monsieur.

Le duc de Broglie s'engouffra dans l'ascenseur, méditant déjà le discours qu'il tiendrait à ses pairs sur la nécessité de l'union des monarchistes.

\*  
\* \*

Quand Broglie s'en fut allé, Bismarck reposa ses notes et contempla la porte d'un air pensif. Un brave homme, que ce duc de Broglie, mais trop naïf et trop idéaliste pour faire de la politique. Jamais la monarchie ne reviendrait en France. Et il se replongea dans ses rapports en attendant son dernier visiteur.

*À suivre :*

**REALPOLITIK**

*partie III*

*partie IV*